

lord l'Arsouille, Frédérick-Lemaitre, Louis-Philippe — une poire ! — Lamartine, Sand, Musset, Marguerite Gautier, Rachel, cette Parisienne du faubourg avait tout approché.

Elle était celle qui ne manque pas un défilé un gala ayant la rue pour théâtre, procession, obsèques ou émeute. Elle était celle aussi qui, presque anonymement, ravaude les hardes des célébrités, dans un recoin de lingerie, et s'arrête seulement de tirer l'aiguille pour écouter les éclats de voix du tragédien qui répète ou du politicien qui discute.

Elle était tout peuple... et c'est pour cela que je l'aimais bien,

* *

Je lui dois beaucoup.

Je lui dois d'avoir appris la peine du pauvre monde, et de m'estimer favorisée du sort — donc redevable envers de moins heureux. Je lui dois d'avoir pris un goût très vif à la justice, le respect du talent, la curiosité du beau.

Mon premier initiateur, en "politiques" (ne riez pas !) avait été un vieux menuisier, insurgé de Juin, compatriote de mon père, qui venait chez nous environ tous les mois raccommoder ce que j'avais cassé. En m'apprenant à mettre des clous, user du vilebrequin, et jouer du pot-à-coûte il racontait la grande révolte plébéienne, ses causes, ses suites, ce qu'il avait vu et fait. Puis à mi-voix, presque bas, il chantait du P. Dupont.

Elle, en traçant l'ourlet de ma tâche, fredonnait *Charlotte la Républicaine*, la rose du quartier Montorgueil. Ces refrains berçaient ma pensée en éveil ; imprimaient leur marque dans mon cerveau bien autrement que l'enseignement universitaire ou les conseils officiels.

Ces deux pauvres, cet ébéniste, cette couturière — si peu snob que cela puisse paraître — furent réellement mes éducateurs primaires, mes parrain et marraine en républicanisme. Ils me vouèrent à la Liberté ; firent accéder mes petites jambes au premier degré de son autel, comme on dépose, sur une marche d'église, le nouveau-né qui en deviendra, plus tard, peut-être, le carillonner ou le gardien.

Et c'est beaucoup en souvenir de la mère Clémens que je me suis rendue, l'autre soir, à la

Bourse du Travail. Car elle est l'incarnation même de sa classe et de son métier : de toutes celles qui, rieuses et insouciantes au début, s'usent les yeux, se piquent l'index cinquante années durant, pour finir isolées, sans ressources et sans recours.

Elles ont donné leur jeunesse; leur santé, leur effort constant, leur assiduité patiente, au labeur effrayant, de jour, de nuit, tant qu'elles en ont eu le moyen physique — et ce dans de mauvaises conditions d'hygiène, contre un salaire souvent disproportionné — elles se sont dépensées sans compter, puis quand l'âge arrive, les voilà, fourmis réduites à la fin des cigales, contraintes d'en appeler à la bienveillance de l'Etat.

Est ce juste, ceci ?

Je regardais, l'autre jour, tous ces visages féminins qu'enflammaient passagèrement la chaleur de la salle et l'agitation du combat. Combien révélaient la fatigue ! Que de bustes-anémisés par la courbure éternelle ! Que de voix cassées par le mauvais rhume ! Elles étaient quand mêmes vaillantes, pimpantes, fringantes : la rose, au chapeau, semblait une cocarde... mais on sentait, tout de même, que c'était la rébellion des lassitudes, la révolte des fatigues et des insomnies !

Elles demandent à gaguer quelques sous de plus ; à ne pas besogner plus de huit heures ; à ce que les heures de veillées soient payées double. Un jour viendra, vous verrez, et dans pas longtemps, où l'on s'étonnera que si modestes vœux aient pu être ditcutés ; où toutes les mères Clémens auront leurs invalides, de droit, dans un monde moins égoïste et meilleur !

SEVERINE.

P.-S. — Ainsi qu'on le verra plus loin par la deuxième liste, la souscription pour la "Petite qui tousse" a dépassé le chiffre de six cents francs. La mère et la fille me prient de dire leur profonde gratitude, car même aux donateurs dont elles ne pourraient l'exprimer, la mère ne sachant pas écrire et la fille se trouvant hors d'état d'assumer une pareille fatigue. Cependant elle va un peu mieux : la joie soulage... — S.